



Cahiers de praxématique

48 | 2007

Séquentialité et mouvements dans le discours

Dominique Ducard & Claudine Normand (éd.)
Antoine Culioli, un homme dans le langage. Paris :
Ophrys, 2006, 378 p.

Catherine Détrie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/853>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 243-247

ISBN : 978-2-84269-837-9

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie, « Dominique Ducard & Claudine Normand (éd.) *Antoine Culioli, un homme dans le langage*. Paris : Ophrys, 2006, 378 p. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 48 | 2007, document 11, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/853>

Tous droits réservés

Un homme dans le langage est le titre choisi pour la publication des actes du colloque de Cerisy consacré à Antoine Culioli. Le sous-titre — *Originalité, diversité, ouverture* — annonce le schéma du recueil tout en mettant immédiatement l'accent sur ce qui impose l'œuvre de Culioli en tant qu'œuvre majeure : une pensée originale, tournée vers des objets multiples, construite dans/par le dialogue avec la totalité des sciences humaines. Ajoutons à cela le fait que le linguiste a su transmettre cette pensée à ses étudiants et la faire partager à ses compagnons de recherche, ce dont témoignent la diversité des contributions et celle des ancrages scientifiques des contributeurs : autant d'hommages à une pensée alliant constamment rigueur et imagination (moteur de l'exploration scientifique) et toujours attentive au langage en tant qu'activité énonciative.

L'ouvrage présente des sections aux titres explicites : *Ouverture, Témoignage, Rencontres, Questions linguistiques, Envoi*.

La première contribution, dont le sous-titre est « Seuils, passages, sauts » (section *Ouverture*), qu'on doit à Dominique Ducard, rappelle les lignes de force de la démarche d'A. Culioli (je suis ici pas à pas son récapitulatif, p. 13) :

- l'hypothèse fondatrice : l'activité énonciative est envisagée comme « une activité de production et de reconnaissance interprétative de formes abstraites », p. 13) ;

- le modèle épistémologique mis en place, sur la base de trois niveaux de représentation : représentations mentales (1), représentations linguistiques (2), système de représentation métalinguistique (3) ;
- une hypothèse conditionnelle : le langage est la trace matérielle des opérations de passage de (1) en (2) ;
- un principe méthodologique : les relations entre (1) et (2), auxquelles le linguiste n'a pas directement accès, peuvent être simulées à partir de la formalisation de celles qui existent entre (3) et (2). Ce schéma tient ainsi les deux bouts de la chaîne, intégrant « schèmes mentaux, réalité psychique, logique discursive, subjectivité et intersubjectivité, systèmes linguistiques, institutions sociales, techniques et cultures » (p. 13-14). Le but que s'assigne la Théorie des Opérations Énonciatives (T.O.E.) est de construire un système de représentations métalinguistiques (3), à partir des représentations linguistiques (2), elles-mêmes produits de l'activité mentale (1).

Au cœur du projet d'A. Culioli, c'est bien le langage, et non une ou des langues spécifiques, même si la démonstration est faite — contrainte langagière, mais aussi démonstration concrète et analyse en connaissance de cause obligent — à partir des formes diverses de langues elles aussi diverses. Projet à caractère anthropologique, donc, qui n'est pas sans rappeler la démarche praxématique et sa volonté de rendre compte des conditions de production de la parole. C'est ainsi la dynamique de l'activité de langage en tant que telle qui constitue le fil rouge de l'approche culiolienne.

Sophie Fisher rappelle ensuite l'importance du « BCG », c'est-à-dire la collaboration entre F. Bresson, A. Culioli et J.-B. Grize, dans le cadre de la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études, et les discussions qu'elle a impliquées. L'École, qui ne délivrait que des diplômes de spécialités périphériques du cursus universitaire, offrait aux trois chercheurs un espace de liberté incomparable, ce que ne leur permettait pas l'université, qui avait mis en place une linguistique qu'ils estimaient trop officielle. Le séminaire, globalement consacré à l'argumentation, que les trois chercheurs, portés par l'appel d'air frais de 1968, animèrent alors à l'École (1969-1972), croisait les approches linguistique et logique, mettait en place des procédures expérimentales

d'analyse pour tenter de formaliser une théorie du discours : démarche pluridisciplinaire pionnière, qui, en dépassant la « mise-en-boîtes » (p. 28), cherchait à construire « un fonctionnement situé » (*ibid.*), et qui a marqué durablement tous les étudiants qui participaient aux séances.

La section *Rencontres* propose ensuite des éclairages sur la théorie culiolienne, parfois en prolongement, souvent en déplacement ou en confrontation (la T.O.E. construit-elle un modèle psycholinguistique ?), tout en prenant en compte des activités de langage spécifiques (comment traiter l'endophasie en termes d'énonciation ?).

Je ne passerai pas en revue les diverses contributions, mais signalerai quelques réflexions glanées au cours de ma lecture, qui ont plus particulièrement retenu mon attention, car c'est en fait la somme des contributions, dans leur suivi, qui m'a permis de mieux comprendre la pensée culiolienne, aussi bien dans son foisonnement, que dans la façon dont elle s'est forgée. Ces réflexions ont en commun de faire travailler la notion de frontière pour mieux valoriser celle de gradience.

Pierre Boudon s'intéresse aux noms propres (« L'articulation des noms propres », p. 70-86), et montre que les frontières entre nom commun et nom propre n'ont rien d'étanche : ils déclinent des valeurs signifiées par leur forme (une signification) et procèdent à une référenciation (monstration d'entités existantes). Or ces valeurs sont d'une grande variété : par exemple, pour ce qui est des anthroponymes, le patronyme pointe l'appartenance collective et le prénom l'appartenance personnelle, le surnom marque une assignation collective (méliorative ou péjorative), tandis que les diminutifs signalent une relation de familiarité. Dès lors, comment catégoriser les noms propres ? En tentant de dégager le mécanisme de déclinaison qui préside à leur formation. Pour ce faire, il faut partir de l'idée que cette dernière présente une certaine cohérence définitionnelle, et reconstituer *a posteriori* les principes génératifs en amont. Leur dégagement, puis leur schématisation font émerger un réseau de relations entre le dispositif de la dénomination, les ressources morphosyntaxiques, les appellations et les registres onomastiques, et surtout un mode opératoire qui permet ensuite l'appréhension des noms propres en tant que paradigme, et non comme une multiplicité de faits déliés les uns des autres.

Gabriel Bergounioux tente de régler l'opération énonciative propre à l'endophasie, telle qu'elle a été envisagée par A. Culioli dans divers écrits : l'énonciateur, dit-il en substance, est à la fois l'auditeur de son

discours, son propre coénonciateur appréciant sa production, en tant que « miroir de l'énonciateur ». L'endophasie interroge ainsi la relation entre le langage et la pensée : le langage intérieur n'est pas un soliloque, mais bien une construction intersubjective avec un coénonciateur spéculaire. G. Bergounioux ouvre la discussion en plaidant pour une prise en compte de la dimension proprement phonologique des phénomènes d'endophasie, cette dimension n'ayant pas été théorisée par A. Culioli.

Laurent Danon-Boileau s'interroge sur une possible mise en relation de la théorie de l'énonciation culiolienne et des pratiques analytiques, à partir de ce qui est au fondement des deux disciplines, le langage comme activité. Certes l'écart est immense entre une théorie s'intéressant à l'ensemble des opérations susceptibles de construire du sens et l'appréhension du langage telle qu'on peut la dériver de la pratique analytique : un lieu d'inscription de la trace des forces psychiques, mais aussi un lieu d'émergence des émotions, et de conversion des émotions en affect par effet de coénonciation. Il y a cependant un point de jonction : la pratique analytique et la T.O.E. accordent toutes deux un statut dynamique à l'interprétation, le sens d'un texte résidant dans « le fait qu'il organise un conflit pouvant servir de base à tout un ensemble d'explicitations contradictoires » (p. 145). Le processus interprétatif est alors une mise en sens, qui permet de penser l'incohérence dans le discours.

La section intitulée *Questions linguistiques* envisage des points aussi divers que l'ancrage interactionnel des formes linguistiques et la redéfinition des catégories au regard de la dynamique interactionnelle (A.-C. Berthout), le concept culiolien d'invariant (S. de Vogüé), les problèmes liés à la traduction selon que le traducteur a dans la tête un idéal de traduction ou des schémas discursifs intériorisés (J. Guillemin), etc.

Ce qui est intéressant dans ces contributions, au-delà de leur intérêt propre, c'est qu'elles témoignent du fait, en amont, qu'A. Culioli a toujours cherché à instaurer un dialogue avec les autres disciplines des sciences humaines, et qu'il a, de la sorte, retenu l'attention de nombre de chercheurs qui n'étaient en rien des linguistes, mais qui ont su s'emparer des perspectives proposées par Culioli sur des champs de recherche qui n'étaient pas linguistiques au sens disciplinaire. Le recueil témoigne de cet esprit d'ouverture, à la fois marque et engagement de la pensée culiolienne, présentant les contributions de psycho-

logues, philosophes, linguistes, sémioticiens, logiciens, qui, chacun à sa manière et selon le point de rattachement de la pensée culiolienne à son domaine qu'il privilégie, lui rend hommage, soit en reprenant le dialogue amorcé dans les travaux de Culioli, soit en creusant son propre sillon avec les travaux d'A. Culioli comme cadre théorique, point de départ, ou impulsion émancipatrice pluridisciplinaire.

Cet éclectisme n'est donc pas la marque d'une utilisation gratuite ou artificielle d'un appareil mis au point par A. Culioli, mais, au contraire, est la preuve d'une pensée vivante, d'essence anthropologique, intégrant les aspects symboliques, culturels et sociaux.

C'est ainsi l'ensemble des sciences humaines qui est questionné, et pas seulement les sciences du langage, même si le but du questionnement est toujours de mieux comprendre la complexité de l'activité du langage. Pour ce faire, le dialogue avec l'anthropologie, la philosophie, mais aussi la biologie, s'est imposé à A. Culioli comme une nécessité, la seule façon d'être linguiste en somme, puisque ce croisement avec d'autres disciplines lui a permis d'élaborer un système de représentation métalinguistique.

Livre d'hommage, certes, mais aussi livre d'amitié, de fidélité, de respect et d'estime. La voix de l'ami(e) nous fait ainsi connaître le chercheur au quotidien : l'enseignant dans son amphi ou sa salle de classe, le chercheur dans ses discussions avec ses condisciples.

Plus largement, à la lecture d'*Un homme dans le langage*, on se rend vite compte que l'homme et le langage sont inséparables, et cela doublement : qu'il s'agisse du chercheur — la T.O.E. est fondée sur cette indissociabilité — ou de l'homme Antoine Culioli — homme de langage, penseur de la langue, homme du langage, mais aussi homme d'échanges, de dialogues, de discussions, esprit en marche.